

Meslier à nouveau falsifié ou le visage vrai d'Onfray¹

(article paru dans *Mauvais Sang*, n° 1, été 2010, Bruxelles, éd. Aden, pp. 9-13)

Il pourrait sembler incongru sinon inconvenant, alors que je tente de faire connaître Jean Meslier et dénonce le *black-out* dont il est l'objet depuis près de trois siècles², de me livrer à une critique des pages qu'Onfray lui a consacrées, contribuant, à la faveur de son poids médiatique de candidat maître-à-penser, à le tirer de l'ombre. Outre que cela pourrait paraître une querelle *pro domo*, il est peu aisé de tenter sans complaisance, sans ces éloges convenus, de mettre en évidence la motivation profonde d'Onfray, et de montrer ce que celle-ci présente de divergence et d'opposition avec celle qui animait Meslier lui-même.

Car si l'énorme mérite, incontestable, d'Onfray est d'avoir, en promouvant l'athéisme, évoqué pour le grand public Jean Meslier, trop peu connu encore jusqu'ici hors des cercles de spécialistes, de quel Jean Meslier s'agit-il ? Est-ce le Meslier entier et vrai, réel et tel quel, le Meslier mesliériste ? ou un Meslier trafiqué, déformé, tronqué et falsifié, un Meslier onfrayisé somme toute ?

C'est bien là la question, et elle n'est pas récente. Voltaire, le premier en a été l'illustre précurseur, lui qui a publié Meslier, mais en ne conservant de son *Mémoire* que ce qui l'intéressait, en se débarrassant de ce qui encombrait son déisme de notable. En occultant, et pour longtemps, dans ce qui a été cette fausse gloire ambiguë et plutôt conformiste, le Meslier fondateur de l'athéisme, penseur matérialiste de tout premier plan, et l'égalitaire communiste de surcroît, et le révolutionnaire encore bien. En y ajoutant même de sa propre plume d'anthologie des lignes assassines pour l'athéisme du curé, le faisant s'adresser et « demander pardon à Dieu » pour l'avoir à ce point malmené ! En le réduisant à n'être rien d'autre, rien de plus qu'un de ces innombrables déistes convenables à la pensée bourgeoise qui, en ce siècle des Lumières, est bien moins contestataire que, en une fausse vision rétrospective, on aime à le croire. En en faisant un Meslier voltairisé. Un simple argument dans l'arsenal que Voltaire pouvait utiliser pour défendre, non les idées de Meslier, mais les siennes propres.

Onfray fait-il autre chose, lui qui dit apprécier Meslier ? Meslier athée, évidemment. Mais Meslier aussi pour qui la révolution est cette « si noble, si généreuse, si importante et si glorieuse entreprise³ », Meslier révolutionnaire donc ? Quel crédit lui accorder lorsque, confronté à un homme qui, tel Marat, réalise concrètement ce projet de Meslier, il le voue aux gémonies et l'agonit d'injures et d'insultes, de ragots et de calomnies⁴ ? En irait-il de même pour Onfray comme pour tous les philosophes idéalistes, ces penseurs antimatérialistes chez qui seule l'idée compte, mais pas l'acte qui la concrétise et accouche de la réalité ? Le penseur mais pas le révolutionnaire ? La phrase philosophique mais pas l'action populaire ?

Contradiction d'un intellectuel des médias, coupé des masses, cherchant la reconnaissance des masses mais les craignant lorsqu'elles se passent des faiseurs d'opinion dominante pour réclamer elles-mêmes, par elles-mêmes, leur propre dû. Contradiction d'un anarchiste valorisant l'individuel mais pas le social, cherchant la réalisation de son moi tout en partageant avec Voltaire le mépris pour le peuple toujours susceptible de se soulever. Car on ne peut pas à la fois savourer Meslier et vomir Marat, encenser le penseur et maudire

l'homme d'action. Onfray le fait, qui voit la libération sous le prisme réduit de l'individualisme, non sous celui de la collectivité, qui se focalise sur son *ego*, non sur la suppression de la domination de classe. Qui aime le peuple lorsqu'il l'admire, mais le hait lorsqu'il prétend parler à sa place.

On connaissait ces dames patronnesses qui font religion de se pencher avec une bénévolence affectée sur le peuple et trouvent à leur œuvres charitables un sens, outre dans la reconnaissance divine, dans celle nécessairement soumise du pauvre, mais qui tout autant exigent dans une furie meurtrière sans pareille que l'on réprime impitoyablement ce même peuple lorsqu'il se soulève contre la misère – la rage hystérique dont elles ont fait montre contre les Communards par exemple le montre.

Onfray de même, étonnant peut-être – mais qui cela étonnera-t-il ? –, aime le peuple sous la forme du public qui l'écoute, le lit et le suit, pas lorsqu'il se met en marche pour se libérer lui-même. Lorsqu'il utilise ces moyens que réprouvent hautement et hautainement ceux qui prétendent le guider et en balisent les chemins convenables qui tous s'écartent de la voie révolutionnaire. Le public passif, oui. La foule active, non. « Troupeau » nietzschéen, bien volontiers. Masses « insurrectrices », jamais. Ou comment prôner l'anarchisme individualiste et se retrouver partageant l'attitude de la bourgeoise bigote à la fois aimante du peuple reconnaissant et le vouant aux flammes de l'enfer, aux geôles et aux galères, et aux balles des pelotons d'exécution lorsque, ingrat, il se rebelle.

Le Meslier qu'Onfray apprécie semble être un athée désincarné dont le projet révolutionnaire serait une curiosité intellectuelle : digne d'être noté, mais nullement souhaitable. Ainsi raisonnent encore ces bourgeois amateurs de théâtre qui voient volontiers une pièce de Brecht et péorent sur les originalités séditieuses que revêt parfois l'art en en faisant un « auteur à part », un article obligé de l'homme cultivé qui aime briller dans les salons, avec cette jouissance discrète de s'encanailler un peu. Apprécier Brecht mais pas son discours. Et moins encore son but. Et pour Onfray, pareillement, aimer Meslier, mais sans son message. Et certainement pas – quoiqu'il en dise – le pratiquer⁵.

Et quand Marat, dans la conjoncture révolutionnaire ouverte par l'été 1789, met en pratique Meslier, Onfray telle l'orfraie pousse des cris, ragote et radote sur la « gauche de ressentiment ». Comme si être de gauche sans « ressentiment » consistait à bavarder sur la liberté et sur la libération, mais jamais à approuver, à soutenir et à organiser l'action révolutionnaire des masses. Ou l'anarchie comme pédanterie bourgeoise, comme luxe que s'offre l'individualisme bourgeois, comme dérivatif à l'effroi antipopulaire bourgeois, comme raffinée sublimité bourgeoise, comme fleur de cactus de la dégénérescence bourgeoise. Et comme ralliement distingué de l'exquise liberté du bourgeois feignant de n'en être pas conscient à l'appel à la répression impitoyable du peuple lorsqu'il se fait révolutionnaire, ainsi que la sans-culotterie amie de Marat l'a montré avec générosité et puissance lors de la Révolution, bousculant tous ces bien-pensants qui prétendent penser à leur place, riant irrévérencieusement de ces parleurs de liberté qui leur refusent le droit de se libérer.

De fait, tout autant qu'avec Marat, Onfray prend avec Meslier ses libertés. Serait-ce cela l'esprit libertaire qui l'anime ? Ou plus judicieusement plutôt l'esprit nietzschéen dont il se revendique, pour lequel on a si souvent dit qu'on pouvait y trouver tout et son contraire⁶, ce qui, en tout état de cause et bien réfléchi, revient à dire que les mots n'ont pas de sens,

pourvu qu'on y trouve un public qui y décèle un charme esthétique quelconque : « *Spectatum admissi, risum teneatis, amici ?* », ainsi que Meslier l'aurait lui-même ironiquement noté⁷.

La foire aux inepties

Onfray a sans doute aujourd'hui un autre fil à retordre et sa récente attaque à l'artillerie lourde contre Freud lui vaut bien du souci⁸. J'en laisse volontiers la critique à d'autres, plus compétents en la matière. Juste ceci : Onfray reprend contre Freud l'accusation de s'être attribué les idées déjà développées par Josef Breuer, jusqu'au terme même de « psychanalyse »⁹. Mais que fait l'accusateur lorsqu'il consacre à Meslier son chapitre de sa *Contre-histoire*¹⁰ ? Ne tire-t-il pas nombre de ses assertions du livre que Marc Brédel lui a consacré – soit dit en passant, le plus mauvais des rares ouvrages traitant de Meslier¹¹ ? Un livre auquel, une fois une rapide évocation rendue¹², il emprunte sans rien dire. Car d'où sort-il que le *Mémoire* de Meslier est un « fouillis » où « la composition ne paraît pas bien visible ; la construction échappe ; l'architecture interne n'apparaît pas à première vue – à la seconde non plus ; les parties se chevauchent, les sujets s'interpénètrent » (Pf, 10 & CH, 53¹³)

Parce que, en fait, Onfray n'a pas lu le *Mémoire* de Meslier. Ou, s'il l'a lu, c'est inquiétant ! Au contraire de ce qu'il affirme, l'ouvrage présente une très grande cohérence, une structure interne qui ressort avec une force qu'il est impossible de ne pas voir lorsqu'on le lit. Et pourquoi donc Onfray a-t-il la cuistrerie de parler d'une « seconde » lecture, quand il n'en a fait aucune ?

Il est effectivement permis de se demander si Onfray sait de quoi il parle. Passons sur le fait que faire naître Meslier le 15 janvier et non le 15 juin 1664 est sans aucun doute une faute bien bénigne¹⁴ si ce n'est à imaginer que Meslier n'aurait pas été Meslier s'il avait dû, dès les premières semaines de sa naissance, endurer les rudesses de l'hiver plutôt que la douceur de l'été. Certains croient bien, comme le dénonçait si joliment Steinbeck, « que les étoiles s'occupent d'eux¹⁵ ». Ce qui n'est certainement pas le cas d'Onfray, qui préfère croire que Meslier est placé sous le signe du ... rococo (CH, 49, 53-56 & Pf, 10), anachronisme étonnant puisque ce style commençait à peine à s'imposer à la cour de Louis XV à la mort de Meslier, et en architecture encore, non en littérature, et qu'il mettra du temps avant de gagner la province, et *a fortiori* les campagnes où il est ignoré.

Les approximations ne manquent pas. Alors que nous connaissons seulement trois manuscrits autographes du *Mémoire* et que l'existence d'un éventuel quatrième à avoir été diffusé dans les circuits clandestins reste au stade d'hypothèse et, en l'état des recherches actuelles, pure supposition fondée sur de trop fragiles éléments, Onfray affirme qu'il aurait été établi en « quatre copies » manuscrites par Meslier lui-même (CH, p 50 et 94 & Pf, 16). Par ailleurs, indiquer que le *Mémoire* comporterait « plus de mille pages » (CH, 50 & Pf, 8) au lieu des quelque trois cents cinquante feuillets recto verso est pour le moins étrangement imaginaire.

Autre erreur factuelle, celle où, alors que ni Roland Desné ni Jean Varloot, qui se sont penchés sur la question de la datation de la conception et de la rédaction du *Mémoire*, ne peuvent avancer d'année précise¹⁶, Onfray écrit péremptoirement, sans que l'on sache pourquoi ni où il aurait trouvé cela, que c'était en 1719 (CH, 50 & Pf, 8). Ou encore, là où Meslier se complait à imaginer, avec l'ironie mordante qui le caractérise, des termes tels « déichristicole » ou, pour parler de saint Paul, « mirmadolin », Onfray écrit qu'il n'utilise « nul néologisme » (CH, 54 & Pf 9)... même s'il note pourtant quelques pages plus avant –

et fautivement d'ailleurs sous la graphie « mirmodolin » ! (CH, 63) –, que Meslier parle ainsi de ce fondateur du christianisme. Laissons !

Notons plutôt, sur le fond, qu'affirmer que, parmi les penseurs contre lesquels l'auteur du *Mémoire* « ferraille en priorité », outre Fénelon et Malebranche, il y aurait Pascal (CH, 45), est purement imaginaire : il ne cite ce penseur qu'une seule fois, et avec approbation, pour avoir mis en évidence que l'appropriation privée était à l'origine de toutes les usurpations¹⁷ !

Plus fondamentalement, il est des raccourcis qui raccourcissent singulièrement une pensée. La tentative d'Onfray de résumer en une ligne chacune les huit « Preuves » du *Mémoire* (CH, p.55) a notamment pour effet de réduire la « Septième Preuve » au fait que l'athéisme soit « vieux comme le monde ». Considération particulièrement rapide et anodine, on l'admettra, et tronquée et trompeuse, pour cette « Preuve » où l'on trouve en fait toute l'argumentation la plus conséquente avec laquelle Meslier construit implacablement une démonstration matérialiste en avance d'au moins un siècle sur son temps. Ici, vraiment, s'il avait lu Meslier, Onfray, même au prix de se faire violence, n'aurait pas, je pense, noyé en une formule aussi laconique la construction d'une théorie aussi complète de la matière et de son mouvement¹⁸.

Non seulement Onfray n'a pas lu le *Mémoire* mais, sur base d'ouvrages ou textes de seconde main à partir desquels il en a eu connaissance, il n'a pu en comprendre ce qui en faisait une œuvre à la fois fondatrice et radicale. Ainsi, lorsqu'il note que, à l'écart des débats à partir desquels s'affirment les idées, le *Mémoire* « constitue déjà en soi un exploit » et propose d'imaginer ce qu'il aurait été « avec des conditions plus favorables » (CH, 79), il ne mesure pas que la solitude intellectuelle de Meslier était précisément la condition de sa rupture profonde avec la pensée de son temps, sans avoir à aménager son discours ni sans devoir se conformer aux contraintes du débat public régenté par la terrible censure de l'Ancien Régime mais, en revanche, avec une audace avec laquelle les plus hardis des Lumières n'auraient osé s'aventurer. Holbach, par exemple, quelque quarante ans plus tard, devra publier sans les signer son *Système de la Nature* et son *Bon Sens* où il défend l'athéisme. Sur les penseurs qui, au XVIII^e siècle, confronteront leurs points de vue à l'opinion et tenteront de tourner la censure, Meslier avait l'avantage décisif, en écrivant sous le masque du secret, d'avancer sans masque !

Un Meslier onfrayisé

Passons sur le diagnostic psychologique rétrospectif plutôt inventif qu'Onfray dresse de Meslier en qui il voit ainsi, par exemple, « un désir de dépasser des contradictions psychiques personnelles » ou d'« insoutenables problèmes de conscience » et autres « souffrances mentales » qu'il aurait tenté d'« atténuer » par l'écriture et qui aurait vécu « dans sa chair cette contradiction comme une douleur, une plaie, un fléau ». (CH, 52 et 51 & Pf, 9).

Ce « diagnostic » est pourtant révélateur de ce qu'Onfray veut voir en l'auteur du *Mémoire* ses propres préoccupations. Politiquement aussi. Politiquement surtout ! Le penseur nietzschéen, qui se décrit lui-même comme un « socialiste » formé « notamment dans la compagnie des anarchistes en général et de Proudhon en particulier¹⁹», projette ses propres conceptions du « socialisme » sur Meslier qui devient ainsi, lui aussi, lui aussi, « anarchiste » (CH, 40 & Pf, 14) et « libertaire » (Pf, 8 et 18), tout en étant encore, tant qu'à faire, « proudhonien presque » (Pf, 7)²⁰.

Ces étiquettes, aussi plaisantes soient-elles aux yeux d'Onfray, sont formellement contredites par ce que Meslier défend lorsqu'il écrit qu'« il est absolument nécessaire pour le bien de la société humaine qu'il y ait, entre les hommes, une dépendance et une subordination des uns aux autres » pour peu qu'elle « soit juste et bien proportionnée », et qu'il s'agira après la révolution « de posséder tout en commun et de jouir paisiblement tous en commun des biens et des commodités de la vie, et tout cela sous la conduite et la direction des plus sages », sous le contrôle « des bons, des sages et des prudents magistrats » que les peuples se choisiront pour les « gouverner paisiblement »²¹.

Non seulement « anarchiste » et « libertaire », Meslier devient un « libertin » sous la plume d'Onfray : que le libertinage aux XVII^e et XVIII^e siècles soit exclusivement aristocratique et grand bourgeois ne le préoccupe pas ! Et si l'auteur du *Mémoire* prône l'union libre, c'est « pour des raisons d'épanouissement sexuel et sensuel » (Pf, 8 & CH, 70), là où, en des termes qui, sans avoir rien de libertins, sont étonnamment modernes, Meslier la revendique contre les conséquences néfastes de l'indissolubilité des mariages tant pour les époux que pour les enfants et, de façon générale, pour les pauvres²².

Et, comme pour définitivement bien couper le penseur révolutionnaire des conséquences pratiques qu'il invoque et pour lesquelles précisément il écrit, de même qu'il a déjà exprimé pour Marat son mépris et sa haine, Onfray tiendra encore, dans la conclusion de son ouvrage, à le faire pour Robespierre cette fois, « le prétendu Incorruptible (en fait le plus cynique démagogue opportuniste et populiste qui fût jamais) » – excusez du peu ! – qui aurait – excusez toujours ! – « humilié, insulté, sali, pulvérisé, détruit, massacré, conchié » Meslier²³ !

Que Robespierre ait combattu l'athéisme aristocratico-élitiste des libertins qui méprisaient le peuple est un fait. Qu'il se soit fondé dans sa pratique révolutionnaire sur les masses laborieuses, exactement comme le faisait Meslier dans sa théorie en est un autre. Au lieu d'opposer radicalement Robespierre à Meslier, il aurait été opportun de souligner leur convergence politique dans la lutte contre les puissants et les arrogants de ce monde. En ne le faisant pas, Onfray tait ici encore qu'un des mérites de Meslier, particulièrement exceptionnel en son siècle, est celui d'avoir été le *seul* athée avant la Révolution à sortir l'athéisme de sa gangue aristocratique élitiste pour en faire un instrument de libération des masses écrasées.

De son point de vue individualiste, nietzschéen, anarchiste dans les limites de ce que la pensée dominante trouve acceptable et la culture de l'égoïsme souhaitable, Onfray offre ainsi un Meslier tonitruant certes, mais convenable. Un Meslier apprivoisé, acclimaté et domestiqué. Un Meslier insolite et champêtre comme peuvent l'être les rudes senteurs paysannes pour ceux qui se situent du côté de la bienpensance cultivée et du manche, des idées à bon marché et du « botulisme » ambiant, non de la dénonciation sociale, ni du désir ni de la volonté ni de la tentative de transformer le monde : un Meslier de la contre-histoire *conforme* de la philosophie, non de sa contre-histoire *subversive*.

Serge Deruette

Notes

1. Dans *Les ultras des Lumières. Contre-histoire de la philosophie, IV*, Paris, Grasset, 2007, pp. 43-98, ainsi que dans sa préface au livre de Thierry Guilabert *Les aventures véridiques de Jean Meslier (1664-1729). Curé athée et révolutionnaire*, éd. Libertaires, Chaucre, 2010, pp. 7-18), qui reprend en synthèse ce chapitre.

2. Lire Jean Meslier, curé et athée révolutionnaire. Introduction au mesliérisme et extraits de son œuvre, préface de Roland Desné, éd. Aden, coll. « Opium du peuple », 2008, 414 p.
3. Jean Meslier, *Mémoire*, chapitre 96 (*Lire Jean Meslier, op. cit.*, p. 357)
4. Je renvoie à mon article « Marat à nouveau poignardé ou le visage vrai de Michel Onfray », *infra* dans cette revue.
5. Quand Onfray conclut sa préface en écrivant de Meslier qu'il s'agit de « le lire, mais aussi et surtout le pratiquer » c'est sa supposée « politique libertaire » qu'il envisage (dans Thierry Guilabert, *op. cit.*, p.18)
6. Jacques Derrida par exemple : Nietzsche « a dit les choses les plus incompatibles entre elles et il a dit qu'il le disait » (« Otobiographies de Nietzsche », dans Claude Lévesque et Christie V. McDonald (dir.), *L'Oreille de l'autre. Otobiographies, transferts, traductions (Textes et débats avec Jacques Derrida)*, Montréal, éd. VLB, 1982, p. 27). Voir aussi la critique qu'en fait Aymeric Monville dans *Misère du nietzschéisme de gauche. De Georges Bataille à Michel Onfray* (Bruxelles, Aden, 2007, pp. 41-42).
7. « Invités au spectacle, ne pourriez-vous, mes amis, vous abstenir de rire ? » (*Mémoire*, chapitre 28 – voir *Lire Jean Meslier, op. cit.*, p. 157). Meslier cite un vers de l'*Art poétique* d'Horace.
8. *Le crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne*, Paris, Grasset, 2010, 613 p.
9. *Ibid.*, pp. 448-453.
10. *Op. cit.*
11. Marc Bredel, *Jean Meslier l'enragé. Prêtre athée et révolutionnaire sous Louis XIV* (Paris, Balland, 1983, 263 p.
12. *Op. cit.*, p. 314.
13. Je note dans le texte « CH » les références à la *Contre-histoire* (*op. cit.*) et « Pf » celles à sa préface à l'ouvrage de Th. Guilabert (*op. cit.*), suivies chacune du renvoi aux pages concernées.
14. Elle a été corrigée par Thierry Guilabert dans la préface d'Onfray à son livre (*op. cit.*, p. 8), mais subsiste dans le texte qui, à cette seule correction près, est à l'identique de celle qu'il avait initialement accordée à Bernard FROUTIN et sa compagnie pour leur pièce de théâtre *Jean Meslier, athée. Profession : curé*, compagnie ATetc, Angers, 2010 (voir <http://www.atetc.fr/>).
15. *Tendre jeudi*, Paris, éd. Mondiales, 1956, p. 61.
16. Roland Desné, *Œuvres de Jean Meslier*, Paris, Anthropos, 1970, t. I, pp. L ; Jean Varloot, « Sur les manuscrits de Meslier », dans Bloch, O. (éd.), *Le Matérialisme du XVIII^e siècle et la littérature clandestine*, (« actes de la Table ronde des 6 et 7 juin 1980 à la Sorbonne »), Paris, Vrin, 1982, pp. 187-191.
17. Au chapitre 51 de son *Mémoire*.
18. Onfray consacre cependant plus loin quelques maigres pages, plutôt faibles, au matérialisme de Meslier (*Contre-histoire, IV, op. cit.*, pp. 78-83)
19. *Le crépuscule d'une idole, op. cit.*, p. 19.
20. Et si Onfray admet bien aussi que Meslier se définisse par le « communisme », c'est « voire l'anarchisme », ou pour autant que son communisme soit « libertaire » (*Contre-histoire, ibid.*, pp. 49 et 89)
21. Respectivement aux chapitres 42, 51 et 96 (voir *Lire Jean Meslier, op. cit.*, pp. 193, 215 et 356).
22. Aux chapitres 50 et 51 (voir *Lire Jean Meslier, op. cit.*, pp. 208-209 et 213-214).
23. Dans la conclusion sa *Contre-histoire, IV, op. cit.*, p. 303.